Conférence sur PAULINE-MARIE JARICOT

(Lyon, Église Saint Nizier, 25 avril 2015)

***Pauline-Marie hier, Pauline-Marie aujourd’hui,***

***Pauline-Marie demain?***

 1799-1862 (Mille sept cent quatre-vingt-dix-neuf - mille huit cent soixante-deux). Les dates sont les yeux de l’histoire. Et ici, aujourd’hui, nous parlons de l’histoire, c’est-à-dire de la vie de **Pauline-Marie Jaricot,** étoile lumineuse de cette ère de forte évangélisation que fut le XIXème siècle. Nous savons que l’histoire, pour être telle, doit être traversée par des hommes et des femmes, qui, par leur vie et leur pensée, en caractérisent le moment. Nous savons aussi que l’histoire, ou le temps, est, pour ainsi dire, un segment de l’éternité.

Celui qui regarde aujourd’hui la façade de la Basilique Saint Pierre de Rome distingue, en haut sur les deux extrémités, deux horloges très grandes, et il s’apercevra tout de suite que l’une d’elle, celle de gauche, marque l’heure exacte, tandis que l’autre, celle de droite, est arrêtée. Symboliquement et visuellement nous percevons, dans l’intuition de l’artisan, la dimension que vit l’Eglise dans l’histoire, où le Christ l’a voulue et lui a donné sa propre mission à accomplir dans le temps, bien qu’elle tende vers l’éternité. La Parole de Jésus est éternelle et pour l’éternité. Bien que proclamée dans l’aujourd’hui, elle ne passe pas.

Tandis que le « Moment », donc, -l’élément qui, dans la succession répétée constitue le temps, la durée chronologique, le passer, le cours continuel des minutes et des jours et donc l’ineffabilité- est représenté par le chronographe à gauche de la Basilique, « l’Heure » - c’est-à-dire le métahistorique, l’éternel, qui est fixe, qui perdure à travers la succession des faits historiques et qui par conséquence a la capacité de les expliquer selon la perception de notre intellect- est indiquée par le cadran de droite.

 Si nous fixons notre attention sur la dimension de l’histoire passée, nous ne pouvons ne pas parler des acteurs qui l’ont marquée, en laissant une empreinte qui, au moins, suscite notre curiosité ; naissent alors des points d’interrogations : qui, pourquoi, comment, quand, de quelle manière ? C’est-à-dire la non contemporanéité avec le personnage et l’événement, suscite en nous le désir de connaitre. Ensuite, plus on s’éloigne du personnage ou de l’événement, plus on sent le besoin de mettre en focus les éléments qui nous permettent d’en avoir une compréhension plus profonde.

 Parlons maintenant de Pauline-Marie Jaricot. D’elle nous ne pouvons pas ne pas comprendre cet « hier » qui fut le temps où elle est née, se forma et agit ; ou bien, nous ne pouvons pas ne pas fixer notre attention également sur l’arrière-fond, comme dans un cadre, dans lequel se situe la vie, l’expérience humaine et spirituelle de cette lyonnaise, issue d’une famille nombreuse (elle fut la septième de ses frères et sœurs), une famille pieuse, de moyenne bourgeoisie, attachée et fidèle à l’Eglise.

 Cependant, je devrais dire avant tout que c’est avec plaisir que j’ai accepté de venir ici, à Lyon, pour parler de la Jaricot, non seulement en raison de sa fascinante personnalité et pour l’actualité de cette femme, mais encore à cause du lien profond qui, en tant que Préfet de la Congrégation pour l’Evangélisation des Peuples, existe entre ma Congrégation et la Vénérable Pauline-Jaricot.

 Le contexte dans lequel se situent les dates du début et de la fin de l’aventure humaine, 1799-1862, de la Jaricot, est celui d’une France qui vivait la phase la plus délicate et critique du passage de l’*ancien régime*, de l’amalgame entre Eglise et Etat, à une nouvelle perspective, recherchée par la société. Durant ses 63 (soixante-trois) ans de vie, la Jaricot a été témoin de l’état d’indifférence et d’ignorance religieuse des gens de son époque et de réveil, dont elle fait partie. Son époque fut aussi, en ce qui concerne le réveil religieux, celle qui démarrait ses instruments dans les missions paroissiales et dans l’éducation des jeunes, pendant qu’à Lyon même, le Cardinal (Joseph) Fesch, Archevêque de la ville, formulait le projet d’une *Société Nationale des Missions* qui, placée ensuite sous la direction du Révérend Rauzan, célèbre missionnaire, aurait été insérée dans l’organisation missionnaire, puis interdite par Napoléon par crainte d’une trop grande fidélité au Pape. C’était aussi le temps de la floraison des *Congrégations Mariannes* du Père Delpuits, un ex-Jésuite, restaurées à Paris en 1801, auxquelles adhérait la nouvelle jeunesse estudiantine, des *Congrégations de la jeunesse* de l’abbé (Guillaume-Joseph) Chaminade (1806), de la formation d’une sorte d’instituts séculiers destinés aux « milieux de vie », pour ne pas dire de la congrégation lyonnaise à caractère laïcal, qui plaçait alors l’Eglise de Lyon à l’avant-garde de la restauration religieuse de la France du XIX siècle[[1]](#footnote-1).Ce sont les scenarios qui constituent l’arrière-plan de l’enfance et de l’adolescence de Pauline-Marie Jaricot ; une période qui fut aussi marquée par des moments personnels de dépression, liés à un incident à la maison qui compromettait un peu sa déambulation, et, peu après, à l’âge de 15 (quinze) ans, à la mort de sa chère maman (1814). La prière dans laquelle elle fut initiée par le curé de Tassin (la-Demi-Lune) l’aida spirituellement, en surmontant aussi le désir de la vie mondaine qui l’attirait, pour s’orienter vers un idéal de vie centrée sur la charité envers les pauvres de Lyon et envers la missionariété.

 A l’âge de 17 ans Pauline-Marie Jaricot eût donc une première, généreuse et idéale transformation religieuse : le 25 décembre 1816, dans la chapelle de Fourvière, assumant le vœu de chasteté, elle choisit d’entreprendre « *le chemin mystique de la réparation et de la charité* », compte-tenu des dégâts spirituels causés par la révolution, à travers l’éducation de l’enfance et le soin des malades. D’après la dévotion la plus connue et la plus enracinée en France, la Jaricot, qui était guidée par la lecture de *l’Imitation du Christ*, ressentit de la fascination et de l’attrait pour le Sacré-Cœur. C’était, en fait, les années durant lesquelles le jésuite Pierre-Joseph Picot de Clorivière avait créé la *Fraternité des Prêtres du Cœur de Jésus* (1791), où naissaient à Lyon les *Frères du Sacré-Cœur* du Père André Coindre (1821), et à Bétharram la *Congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus* (1832).

 C’est dans un tel contexte qu’est née la première œuvre de la Jaricot, celle des *Réparatrices du Cœur de Jésus méconnu et déprécié* (1817), en y associant de jeunes ouvriers qui se consacraient à une vie de piété et d’apostolat. Ce fut aussi le temps où Pauline-Marie, avec une ferveur juvénile, apprenait à s’enthousiasmer pour l’Eglise et pour sa mission d’évangélisation dans le monde. Une passion qui lui est venue lorsqu’elle vit son frère Philéas, le plus proche d’elle par l’âge aussi, entrer au séminaire avec le désir de devenir missionnaire en Chine. Les deux pensèrent à comment aider les missionnaires dispersés dans le monde ; Pauline-Marie penchait vers un système d’aide permanente aux missions étrangères et ce fut ainsi qu’elle convint une dizaine d’amies à mettre de côté chaque semaine de l’argent pour les missions ; en même temps elles s’engageaient à trouver chacune dix autres personnes, avec le même but, et ainsi de suite, en impliquant le plus grand nombre possible de personnes. Naissait alors cette aide permanente pour la propagation de la foi qui n’était pas seulement de type financier, mais il s’y joignait l’engagement de prier chaque jour pour la conversion des peuples non encore christianisés. Était sur le point de naitre ce qui sera un jour dans l’Eglise l’*Œuvre de la Propagation de la Foi* et *les Œuvres Pontificales Missionnaires* qui y sont liées. Pendant que son frère Philéas poursuivait sa formation au séminaire, Pauline-Marie se voyait reconnaitre son Œuvre, tant au niveau paroissial (à la paroisse de St Polycarpe), que par le directeur des Missions Etrangères de Paris et, assez vite, aussi par les missions du monde entier.

 L’ « originalité », ou si l’on veut aussi la « génialité », de sa vision ne réside pas seulement dans le renouveau spirituel entamé parmi les laïcs et les ouvrières, mais bien aussi dans le large souffle missionnaire donné à son cœur, qui dépassait aussi bien les frontières locales que celles de la France, pour s’étendre au monde. Elle n’aimait pas fonder une congrégation religieuse missionnaire, soit féminine ou masculine, autant qu’elle aimait impliquer les laïcs dans l’action évangélisatrice en vertu de la foi de chaque baptisé.

 Il faut noter que dès la première moitié du XIX siècle furent mis en place les signes avant-coureurs du climat de grand réveil de la ferveur missionnaire, qui traversa en particulier l’Europe du XIX siècle, et de la naissance de nombreux instituts missionnaires pour l’évangélisation de l’Afrique, de l’Asie, de l’Océanie et de l’Amérique du nord. Je pense, par exemple, en France, aux *Pères Maristes*, ou *Société de Marie,* fondée par une jeune prêtre de Lyon, Jean Claude Colin, qui consacra sa vie à Marie à Fourvière en 1816 et qui en 1836 recevait le mandat d’évangéliser en Océanie, aux *Oblats de Marie Immaculée* (OMI), fondés par l’Evêque Eugène de Mazenot en 1826, contemporain de la Jaricot, à la *Congrégation du Saint Esprit* et *du Saint Cœur de Marie* du Père Libermann (1848), *aux Missionnaires d’Afrique*  ou *Pères Blancs*, fondés par le Cardinal Lavigerie (1868), *aux Missionnaires du Sacré Cœur de Jésus,* du Prêtre Jean Jules Chevalier, qui partirent dans le lointain Pacifique à partir de 1890 ; en Italie à *l’Institut Pontifical des Missions Etrangères* (PIME) de Milan (1850), un institut non différent de celui de Paris, *aux Comboniens* ou *Fils du Sacré-Cœur de Jésus*, avec une branche féminine correspondante (1866), *aux Savériens* deParme (1890), *aux Missionnaires de la Consolata di* Torino (1901) ; en Allemagne à la *Société du Verbe Divin (*SVD), masculine et féminine, du prêtre Arnold Janssen (1875), en Belgique à la *Congrégation du Cœur Immaculée de Marie (ou Scheut)*, du prêtre Teophiel Verbist (1862), en Grande Bretagne Aux *Missionnaires de Mill Hill* du Cardinal Herbert Vaughan (1866) et aux Etats Unis *les Missionnaires de Maryknoll* (1911) de James Anthony Walsh. Et, l’énumération, pour être complète, ne devrait pas s’arrêter ici, parce qu’il faudrait nommer aussi les autres institutions masculines et féminines, comme par exemple les *Salésiens de Don Bosco* (1850), qui à côté d’une finalité pastorale spécifique, ne dédaignèrent pas d’entrer dans le domaine missionnaire avec un grand profit et une activité bien méritée.

 A Rome recevait une nouvelle impulsion pour les missions la Congrégation de *Propaganda Fide[[2]](#footnote-2),* à laquelle le Pape Pie IX demandait clarté dans les idées, énergie, capacité de concrétiser les plans et une grande vision évangélisatrice.

 Dans une période où la missionariété était organisée, dirigée et soutenue par de grandes institutions comme justement Propaganda Fide et était surtout aux mains des grands ordres et sociétés cléricales, - tels que les franciscains, les dominicains, les carmélitains et les jésuites- où était absente aussi celle que nous appelons de nos jours la coopération diocésaine ou interdiocésaine, l’implication ou mieux la coopération des laïcs était marginale, pour ne pas dire inexistante. C’est pourquoi, l’engagement missionnaire d’une jeune femme, qui manifestait de l’amour et entendait participer à l’annonce de l’évangile *ad gentes,* de manière non-occasionnel, ni seulement personnelle, mais en impliquant également d’autres laïcs, et qui le poursuivra comme engagement durant toute sa vie, fut un aspect ecclésialement précurseur et avant-coureur des temps. Elle, à travers aussi ses histoires personnelles, comme certains problèmes de santé qui l’ont affligée en 1820, et en raison desquelles elle dût s’éloigner « de son frénétique engagement pour l’apostolat missionnaire, cultiva et donna sa contribution surtout par la prière et le recueillement dans l’adoration. Elle passait beaucoup de temps dans l’adoration eucharistique et une nuit, particulièrement inspirée, elle composa un texte très dense ayant comme titre « *L’amour infini dans la divine Eucharistie, fontaine divine, source de tous les autres sacrements »* »[[3]](#footnote-3). Elle avait 23 ans (1822) ! Ce sont des pages extraordinaires –commente un auteur- qui font connaitre un bel aspect de sa spiritualité de vraie contemplative, amoureuse de l’Eucharistie, mais – dirait aujourd’hui le Pape François- d’une contemplative « *en sortie missionnaire* » (EG[[4]](#footnote-4) 20).

 Sa personnalité qui voulait rester libre des liens affectifs et peut-être peu appréciée de son temps, décidément féminine, profondément et spirituellement liée au Christ, si active et ancrée dans le monde, était forgée à la fois entre idéaux et souffrances, je pense : à la maladie de son père, celle de sa sœur Lorette et de son frère Philéas, qui après l’ordination sacerdotale (1823) n’a pas pu partir pour la mission tant désirée en Chine et à leur mort en un bref laps de temps. Toutefois, pour Elle la Providence procurait une aide et un soutien par de vrais hommes de Dieu comme le curé d’Ars, Jean-Marie Vianney, le Père Würtz, son premier Directeur spirituel, et après le père Renault, ainsi que le père Colin, son grand ami et souteneur pour la mission en Océanie.

 En des temps qui s’annonçaient difficiles, la Jaricot se confia à la Vierge Marie ; déjà en 1826 elle avait donné naissance à l’œuvre « *le Rosaire vivant* » : la « question sociale » à Lyon, sur le thème du travail et des ouvriers, avait un terrain fertile avec l’introduction de nouvelles machines qui révolutionnaient l’aspect manufacturier, mais créaient aussi de fortes tensions. Elle perçut la nécessité de rapprocher les lyonnais de la prière mariale du rosaire, pour en récupérer la foi en Jésus Sauveur. La récitation du chapelet était un moyen concret par lequel, de la même façon que pour l’ Œuvre de Propaganda Fide, elle entendait impliquer quinze personnes, qui chacune à son tour en impliquerait quinze autres, dans une chaine infinie. Le Siège Apostolique approuva le *Rosaire vivant* en 1832 e, de sa maison de Lorette, la Jaricot dirigeait et organisait cette nouvelle aventure, sans oublier son engagement pour les Missions. Estimée du Cardinale Lambruschini, en pèlerinage d’abord à Loreto et puis à Rome, elle eut la joyeuse aventure de recevoir la visite du Pape Grégoire XVI. Très malade, sur invitation du Curé d’Ars, elle alla en pèlerinage à Mugnano de Naples, où elle obtint la guérison pendant qu’elle priait dans l’Eglise de Sainte Philomène.

 Ayant repris ses forces, une nouvelle aventure l’attendait : la fondation de l’œuvre *Association des filles de Marie*(1835), dont les caractéristiques ne sont pas différentes des associations actuelles de vie apostolique, sans statut de vie consacrée, vivant dans la simplicité, comme un petit cénacle qui irradie la charité partout[[5]](#footnote-5), et avec une spiritualité dérivée de la méditation des mystères du Rosaire et du Chemin de Croix, l’adoration et la dévotion au Cœur du Christ et de Marie.

 En 1842 la Jaricot, qui avait à cœur le mouvement « mutualiste » de sa ville, projeta une autre Œuvre, *La Banque du Ciel*, dans le cadre de la promotion de la situation des ouvriers qui devaient affronter des tours massacrant dans les usines, souvent peu rémunérés et sans garantie. En s’aventurant à lancer une usine dans laquelle serait promue la dignité de la classe ouvrière, elle entreprit l’œuvre de *Notre Dame des Anges*, mais dupée et trompée par l’administrateur, Monsieur Perre, elle croula sous de grosses dettes ; l’affaire éprouva à tel point la Jaricot jusqu’à la mettre en état d’indigence (1851). Les dix dernières années de sa vie, nous montrent une dame à la personnalité pliée mais non rompue par la douleur, blessée en tout, mais d’une foi forte et inoxydable[[6]](#footnote-6). Elle écrivit ainsi à son amie, la Mère Saint-Laurent : « *Les croix les plus douloureuses, et qui étonnent un peu notre faiblesse, ce sont celles qui avec de bonnes intentions nous viennent des amis* *de Dieu*. *Et il faut aussi les aimer, parce qu’elles ont été choisies par Dieu, pour nous sanctifier* »*.* De cette noble et solide racine, naitra bientôt, avec l’encouragement de Pauline-Marie et de l’Evêque Forbin-Janson, de Nancy, *l’Œuvre de la Sainte Enfance*.

 La Jaricot s’en dormit dans le Seigneur le 9 janvier 1862. Elle était comme un grain de blé qui, tombé en terre, porte du fruit, une bénédiction pour l’Eglise missionnaire, en même temps elle a été Marie et Marthe, sachant qu’accueillir Jésus signifiait jouir de son amitié ; une amie des missions, qu’Elle a soutenues par la prière et la solidarité efficace ; une pionnière du monde ouvrier qui s’affichait fermement dans la scène sociale.

 *La Congrégation pour l’Evangélisation des Peuples* et *les Œuvres Pontificales Missionnaires* la considèrent, avec Saint François Xavier et Sainte Thérèse de l’Enfant Jésus, comme le troisième élément du trépied sur lequel s’appuie l’œuvre missionnaire : à la fois *ad Gentes* et interne, ou bien de transformation de l’Eglise, tout à fait comme l’entendait la Vénérable Pauline-Marie Jaricot avec la création de ses six œuvres et qui sont tant semblables au « *songe* » (EG 27), ou à la *« conversion »* (EG 30) ecclésiale souhaitée par le Pape François : « *Comme je voudrais trouver les paroles pour encourager une période évangélisatrice plus fervente, joyeuse, généreuse, audacieuse, pleine d’amour profond, et de vie contagieuse !* » (EG 261).

Je voudrais conclure ma conférence avec les paroles de la Lettre encyclique *Lumen Fidei ;* ces deux mots –*Lumen fidei,* la lumière de la foi- écrit le Pape François, sont une expression avec laquelle « *la tradition de l’Eglise a indiqué le grand don apporté par Jésus, lequel, dans l’Evangile de Jean, se présente ainsi : « Moi je suis venu dans le monde comme la lumière, afin que quiconque croit en moi ne reste pas dans les ténèbres* » *(Jn 12,46) »* (LF 1).

Pourquoi j’entends conclure avec cette référence ? Parce que j’imagine la lumière de la foi non comme une puissance qui éblouit ou qui aveugle, mais comme une lumière qui provient d’une torche, qui se transmet par contact, qui doit être passée et qui, de cette manière, se transmet en tout lieu et en tout temps ; une peu comme cela arrive avec les porteurs de flambeaux des olympiades : ils portent une flamme qui ne doit pas s’éteindre et qui passe de main en main ; qui se donne et se porte.

Eh bien, Pauline-Marie Jaricot, touchée par la foi, elle a été une porteuse de flambeaux, en aimant constamment transmettre la lumière qu’elle avait reçue et la raviver, en portant toujours sur soi, comme une femme sage, l’huile de la spiritualité profonde qui provenait de l’Eucharistie, en n’oubliant jamais d’en avoir un’ escorte. Et c’est justement dans ce sens que son actualité, hier, aujourd’hui et demain reste intacte. Une actualité qui, aussi sous l’aspect anthropologico-culturel, nous surprend et continue de susciter l’émerveillement, d’autant plus qu’on approfondit la connaissance de sa vie et de son engagement chrétien.

Et ils sont désormais nombreux à en être fascinés et à l’étudier. La Conférence Episcopale des Evêques de France elle-même, dans un document (n.6) de 2013, l’a ramenée à l’attention de tous, avec un titre beau et significatif, auquel moi aussi j’aurais souscrit : « *Pauline-Marie Jarico- Une œuvre d’amour* ».

Mon souhait est que, dans un proche avenir, à cette fille de Lyon, à cette fille de l’Eglise, on reconnaisse l’exemplarité du témoignage chrétien et qu’on la place parmi les Bienheureux et les Saints de l’Eglise elle-même.

 Je vous remercie de votre attention.

1. Cf. A. LESTRA, Histoire secrète de la Congrégation de Lyon, Paris, 1967. [↑](#footnote-ref-1)
2. Dans la période de la vie de Jaricot, Propaganda Fide fut dirigé par les Préfets suivants: Stefano Borgia (1798-1800), Antonio Dugnani (pro-préfet, 1804-1805), Michele Di Pietro (1805-1808), Lorenzo Litta (1814-1818), Francesco Fontana (1818-1822), Ercole Consalvi (1822-1824), Giulio Maria della Somgalia (1824-1826), Mauro Cappellari, O.S.B.Cam. (1826-1831 élu Pape sous le nom de Grégoire XVI), Carlo Maria Pedicini (1831-1834), Giacomo Filippo Fransoni (1834-1856), Alessandro Barnabò (1856-1874), Alessandro Franchi (1874-1878). [↑](#footnote-ref-2)
3. Cf. M.TIRONI, *Paolina Jaricot*, Velar ed., Gorle 2014, p.21. [↑](#footnote-ref-3)
4. EG- Evangelii Gaudium [↑](#footnote-ref-4)
5. Cf. C. GIACOVELLI, *La Donna delle due Lampade*, POM Italia, Roma 1999. [↑](#footnote-ref-5)
6. Cf. M.TARONI, cit. p.37. [↑](#footnote-ref-6)